



**HAL**  
open science

# Approche énonciativo-pragmatique de l'oxymore et du zeugme

Laélia Véron

► **To cite this version:**

Laélia Véron. Approche énonciativo-pragmatique de l'oxymore et du zeugme : Ironie et points de vue. *L'information grammaticale*, 2018, 156, pp.31-37. 10.2143/IG.156.0.3281505 . hal-03429548

**HAL Id: hal-03429548**

**<https://hal.science/hal-03429548>**

Submitted on 10 Jan 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# APPROCHE ENONCIATIVO-PRAGMATIQUE DE L'OXYMORE ET DU ZEUGME. IRONIE ET POINTS DE VUE

(Laélia Véron)

L'oxymore et le zeugme sont des figures qui rapprochent syntaxiquement des unités lexicales dont le sémantisme diverge. S'il s'agit de deux figures microstructurales par opposition, l'oxymore est souvent présente comme une figure de la disjonction extrême, voire de la contradiction (Gardes-Tamine, 2015) alors que le zeugme est généralement conçu comme une figure de « résolution » (Morier, 1998 : 137) voire de « réconciliation » (Bordas, 2003 : 11). Il paraît cependant difficile d'interpréter le processus d'opposition à l'œuvre (disjonction ou réconciliation) hors de la prise en compte d'un contexte discursif.

Nous tenterons donc de revenir sur le fonctionnement oppositionnel dans ces figures, en nous basant sur leur fonctionnement linguistique (syntaxique et lexical) mais en prenant en compte les enjeux de leur mise en discours. Nous nous inscrivons ainsi dans l'approche énonciativo-pragmatique des figures, mise à l'honneur notamment par Bonhomme (1989, 2010, 2014), Landheer (1994), Rabatel (2008), et poursuivie notamment par Gaudin-Bordes et Salvan (2015). Nous envisagerons ainsi l'oxymore et le zeugme dans leur contexte discursif, comme lieu d'opposition polyphonique de points de vue (PDV), en nous interrogeant sur la valeur pragmatique de cette opposition.

Il apparaît en effet qu'il est contestable de résoudre l'opposition présentée, par exemple, par l'oxymore, en la réduisant, à une dissimilation sémantique des termes (l'un serait employé au sens métaphorique, et l'autre au sens usuel), ce qui réduit singulièrement la portée pragmatique de l'oxymore à une valeur « descriptive ou pittoresque » (Landheer, 1996 : 114). L'analyse de l'opposition mise en œuvre par l'oxymore et le zeugme en termes de PDV nous paraît pouvoir davantage rendre compte des « tensions intradiscursives au cœur de la dynamique figurale » (Rabatel, 2008 : 7). Si cette analyse a été menée, pour l'oxymore, par Monte (2008), le zeugme, pourtant souvent rapproché de l'oxymore, a été davantage négligé. De plus, dans les exemples étudiés par Monte, l'opposition des PDV est interprétée plus comme une rectification que comme une disqualification du PDV1 par le PDV2 (ce qui est mis en lien avec le choix du corpus, principalement de la poésie baroque).

Nous voudrions étudier cette opposition de PDV, dans l'oxymore et le zeugme, en reprenant le schéma d'analyse proposé par Rabatel et Monte (qui s'appuient en partie sur Ducrot, 1984), en nous basant sur des exemples issus du corpus balzacien. Nous ne choisirons que des exemples d'énoncés attribuables aux personnages (sans cas d'ambiguïté énonciative narrateur / personnage, ce qui pourrait être un autre cas d'opposition de PDV), lorsque ces personnages s'entre attaquent, dans des cas de compétition, mais aussi de représentation sociale, ce qui exclut tout recours à la violence verbale directe et explique un recours fréquent à l'ironie. L'analyse de l'oxymore et du zeugme comme figures polyphoniques d'opposition de PDV peut donc être croisée, pour certaines occurrences, avec l'analyse polyphonique de l'ironie<sup>1</sup> (selon le modèle développé par Ducrot, 1984 :

---

<sup>1</sup> Sur l'oxymore et le zeugme comme supports d'une écriture paradoxale ironique, voir Paillet-Guth (1996)

204), la dimension polémique de l'opposition des PDV pouvant être davantage explicite (oxymore ironique) ou implicite (zeugme ironique).

Dans cette optique, il nous faudra d'une part délimiter quels sont les termes qui manifestent les différents PDV. Dans le cas du zeugme et l'oxymore, la confrontation des PDV se manifeste à l'intérieur d'une seule prédication. Si, comme le dit Ducrot (1984 : 204), le PDV de l'énonciateur second peut être exprimé sans qu'une de ses paroles, au sens strict, ne soit rapportée, il faut cependant qu'il y ait des indices linguistiques de ce même point de vue. Mais ce que Rabatel appelle « l'empan du PDV » (2008 : 9) peut être plus ou moins étendu. Dans le cas d'une figure, et plus particulièrement d'une figure à une seule prédication, le PDV n'est pas forcément propositionnel et peut se limiter « à la reprise d'un mot ou d'un groupe de mots » (*Idem*). Le PDV peut être exprimé par un seul terme si le terme « est suffisamment emblématique dans une société pour renvoyer à une position, à une vision du monde, ou à une manière de dire particulières » (*Idem*). Dans ce cas, le PDV peut être aussi bien attribué à un énonciateur second spécifique qu'à une *doxa* générale.

Après avoir distingué les différents PDV et énonciateurs, il nous faudra analyser l'étendue de l'opposition de ces PDV. Comme l'ont montré Rabatel et Monte (2008), l'opposition des PDV n'aboutit pas forcément à une hiérarchie figée, ils peuvent se cumuler, le PDV 2 peut dépasser le PDV 1 sans l'annuler. Mais dans le cas d'une énonciation ironique, mordante, on peut supposer que l'opposition des PDV est bien polémique et hiérarchique. On pourra étudier cette hiérarchisation et interroger sa valeur pragmatique. La disqualification d'un PDV 2 au profit d'un PDV 1 équivaut-elle à une mise en valeur du locuteur par rapport à une cible ? S'agit-il de s'attaquer à un tiers présent (à un interlocuteur), à un absent, à une valeur sociale ? Peut-on parler d'auto-ironie (le dédoublement polyphonique viserait alors le locuteur lui-même ?) Enfin, cette opposition des PDV, dans une figure microstructurale à une prédication, pose la question de la réception. Comment le cotexte (la configuration syntaxique) et le contexte (le contour énonciatif) permettent-ils de décrypter l'oxymore et de dépasser la contradiction in abstracto ? La visée pragmatique de l'énoncé caustique, qui joue sur l'oxymore ou sur le zeugme, nécessite un décodage tout en devant se garder, pour des raisons aussi bien esthétiques que socialo-pragmatiques (c'est ce que Kerbrat-Orecchioni appelle une « ruse discursive », 1986 : 277), d'être trop explicite. On étudiera donc les conditions de succès ou d'échec des calculs performatifs des locuteurs.

## 1. L'OXYMORE

Le terme d'oxymore, francisation du grec *oxymoron*, n'a fait son apparition que tardivement, au XIX<sup>e</sup> siècle, dans les traités de rhétorique, Fontanier parlant de paradoxisme ou d'alliance de mots, dans une perspective qui semble bien proche de l'oxymore moderne.

Le paradoxisme, qui revient à ce qu'on appelle communément alliance de mots, est un artifice de langage par lequel des idées et des mots, ordinairement opposés et contradictoires entre eux, se trouvent rapprochés et combinés de manière que, tout en semblant se combattre et s'exclure réciproquement, ils frappent l'intelligence par le plus étonnant accord, et produisent le sens le plus vrai, comme le plus profond et le plus énergique (Fontanier, [1827] 1968 : 137).

La désignation de la figure comme oxymore reste sujette à débats. Dupriez (1984) préfère garder le terme d'alliance de mots, qui selon lui diffère à la fois du paradoxe, de l'antithèse et de l'alliance d'idées. Mais Molinié (1992) distingue l'alliance de mots (mode peu marqué de caractérisation non pertinente) de l'oxymore (mode davantage marqué). Nous définirons, comme Molinié, l'oxymore comme une figure « qui établit une relation

de contradiction entre deux termes qui dépendent l'un de l'autre ou sont coordonnés entre eux » (1992 : 235).

Figure microstructurale, l'oxymore est une figure de sens, mais aussi une figure lexico-syntaxique. L'inscription formelle de l'oxymore peut être variée. Depuis Morier (1998), l'exemple canonique est bien entendu l'« obscure clarté » cornélienne (donc la structure adjectif/nom, et plus généralement tout ce qui relève de l'expansion du nom) mais Bonhomme (1989) a montré qu'une grande variété de configurations est possible (opposition entre les traits sémantiques du syntagme sujet de ceux du syntagme verbal par exemple). Tout en appréhendant l'oxymore comme un phénomène local<sup>2</sup>, qui relève de l'esthétique de la pointe, nous considérerons que les termes mêmes de l'expression oxymorique doivent être compris en considérant leur inscription dans l'énoncé.

En termes de point de vue, contrairement à l'antithèse, qui « fait ressortir un contraste entre deux objets de discours, deux attitudes, deux événements » (Monte, 2008 : 38) l'oxymore semble *a priori* rapporter à un point de vue unique des visions disjonctives d'un même référent<sup>3</sup>. L'oxymore est donc davantage paradoxal que l'antithèse<sup>4</sup>. Même si les visions réunies par l'oxymore peuvent se hiérarchiser et l'analyse du point de vue se complexifier, l'oxymore est, comme le dit Bonhomme, une « provocation assertive » (Bonhomme, 2010 : 71). En effet, l'oxymore exprime une opposition qui semble sinon se résoudre, du moins faire sens.

Dans *La Comédie humaine*, l'oxymore apparaît souvent dans le discours du narrateur balzacien qui fait de cette tradition romantique l'expression d'un moment ironique (Diaz<sup>5</sup>, 1979, 1981) mais reste assez peu présent dans les répliques ironiques des personnages. On peut cependant relever quelques exemples qui illustrent l'originalité de la pratique balzacienne par rapport aux formes canoniques. Nous classerons ces exemples selon la relation syntaxique des termes oxymoriques.

### 1.1 Adjectif / nom

« Ces braves gens savent peut-être qu'il n'y aura pas de ces noces et festins en usage dans les provinces, ni mariage à midi dans l'église ; ils sont furieux. Eh ! bien, chère mère, dit-il en baisant la main de madame Evangélista, nous leur jetterons à la tête un bal, le jour de la signature du contrat, comme on jette au peuple sa fête dans le grand carré des Champs-Élysées, et nous procurerons à nos bons amis le **douloureux plaisir** de signer un contrat comme il s'en fait rarement en province » (*Ibid.* : 593). [*Nous soulignons*]

Dans cette réplique de Paul de Manerville, adressée sa future belle-mère, Mme Evangélista dans *Le Contrat de mariage*, nous retrouvons la configuration syntaxique la plus fréquente de l'oxymore, l'expansion du nom par un adjectif (ici antéposé). C'est l'ajout de cet adjectif qui crée le sentiment d'incohérence sémantique : les traits sémantiques de l'adjectif semblent être en contradiction logique avec ceux du nom (« douloureux » ; « plaisir », « obscure » ; « clarté »). Comment le contexte peut-il nous faire juger cet oxymore recevable sémantiquement ? Il semble ici qu'il s'agisse moins de l'existence de deux points de vue contradictoires sur un même référent, du point de vue du locuteur (Paul de Manerville) et de la cible (les amis de la famille), que de l'expression langagière sinon d'une hypocrisie mondaine du moins d'un paradoxe social : le plaisir de

---

<sup>2</sup> Nous ne considérerons comme oxymoriques que des mots en situation de contiguïté syntaxique, privilégiant une définition assez restreinte de l'oxymore

<sup>3</sup> Voir Monte (2008)

<sup>4</sup> Sur ce point, voir Landheer (2008 : 114). Sur les cas où l'oxymore peut néanmoins se transformer en antithèse, voir Bonhomme (1989 : 283).

<sup>5</sup> Précisons cependant que Diaz appelle *oxymores* des exemples qui relèvent de l'oxymore mais aussi de l'antithèse.

la fête et l'envie éprouvée envers ceux qui donnent cette fête. On retrouve d'ailleurs dans l'énoncé la coexistence de connotations opposées. Ainsi, dans l'expression « Nous leur jeterons à la tête un bal (...) », la connotation positive du complément d'objet s'oppose à celle du verbe qui laisserait supposer un type de complément appartenant au lexique agonistique. L'oxymore exprime donc une tension sociale, le paradoxe d'un *topos* (on se réjouit du bonheur de ses amis) respecté en apparence, mais absent en réalité<sup>6</sup>.

De plus, il convient de noter que la portée paradoxale de l'oxymore est renforcée, au-delà du syntagme, par la portée ironique du groupe nominal « bons amis ». Il ne s'agit pas ici d'oxymore, puisque *bons* et *amis* ne s'opposent pas de manière stable. C'est le cotexte (l'oxymore « douloureux plaisir ») et le contexte (la relation entre Mannerville et ses prétendus amis) qui nous font comprendre la valeur antiphrastique du syntagme. Dans le contexte de l'intrigue qui prend place dans une société où règnent les faux-semblants et où ceux qui semblent être de proches amis sont des ennemis acharnés, les traits sémantiques attachés, dans ce contexte discursif, à amis sont incompatibles avec ceux de l'adjectif bons. Dans ce monde, n'y a pas de bons amis, il n'y a que de faux amis.

Si le syntagme peut être lu de manière antiphrastique (*prétendus amis*), on peut également y voir un cas d'ironie polyphonique, qui joue sur l'opposition de deux PDV. Selon le PDV 1 « bons amis » ne présente pas d'opposition (concordance des traits sémantiques du nom et de l'adjectif), selon le PDV 2, il y a bien opposition (discordance des traits sémantiques) et le syntagme doit donc être compris de manière antiphrastique (*faux amis*). Or les indices cotextuels, notamment la présence incontestable d'un oxymore en relation de contiguïté sémantique montrent que les deux points de vue ne sont pas assumés à égalité. Le locuteur cite un PDV 1 (*bons amis*), feint d'y adhérer, tout en montrant qu'il s'en détache et que c'est le PDV 2 qui doit lui être attribué (*de prétendus bons amis*). L'entourage de Paul et de Mme Evangelista est composé de faux amis qui ne peuvent alors que ressentir un douloureux plaisir lors de ce mariage. En évoquant ce plaisir envieux, Paul montre qu'il n'est pas dupe de l'hypocrisie mondaine. Mais se moquer des prétendus amis est aussi pour lui une manière de se rapprocher de Mme Evangelista : non seulement le dépit des autres est l'expression de leur victoire commune. Le jeu figural permet de renforcer le lien du locuteur et de ses interlocuteurs présents, en se moquant d'une cible absente.

Par cet exemple, nous voyons, malgré la simplicité de la structure syntaxique canonique (adjectif / nom), la complexité de l'oxymore qui joue sur relation lexicale de contradiction repérable en langue (« douloureux plaisir »), mais aussi sur une opposition antiphrastique construite par le discours polyphonique ironique (« bons amis »). L'oxymore et l'ironie jouent toutes deux sur l'inversion plus ou moins explicite des axiologies socialement normées.

## 1.2 GN/GP (Complément du nom)

« - Vous aurez une voiture après-demain, mademoiselle, dit gravement Camusot ; mais vous ne me l'aviez jamais demandée. - Est-ce que ça se demande ? Comment, quand on aime une femme, la laisse-t-on patauger dans la crotte et risquer de se casser les jambes en allant à pied. Il n'y a que **ces chevaliers de l'Aune** pour aimer la boue au bas d'une robe » (*IP* : 392). [Nous soulignons]

On peut lire comme le syntagme « Ces chevaliers de l'Aune » comme un oxymore. Il y aurait contradiction entre les traits sémantiques du GN et du GP, qui fonctionne comme complément du GN. Certes, il n'y a pas de relation antonymique explicite entre les

---

<sup>6</sup> Voir Paillet-Guth (2003 : 133).

contenus dénotés des signifiants (*chevalier* n'est pas en langue antonymique de *aune*, comme *douloureux* de *plaisir*). On peut cependant relever une série d'oppositions connotatives quant aux valeurs associées aux deux éléments du syntagme. En effet, *chevalier* appartient plutôt au registre soutenu et *aune* au registre courant. De plus, les signifiés renvoient à des réalités sociales hiérarchiquement opposées, l'*aune* étant le symbole de la profession du marchand. Il y a donc décalage par rapport à la collocation *marchand d'aune*, la substitution de *chevalier* à *marchand* créant une tension antonymique.

Il s'agit ici de ce que Bonhomme appelle un « oxymore polémique » (Bonhomme, 1989 : 299) : on peut lire ces deux termes comme les traces de deux PDV opposés (dont il faudrait restituer le contenu propositionnel). Or si le sujet parlant est Coralie, aucune source énonciative n'est attribuée clairement au PDV 2 ni au PDV 1. Cependant, il s'agit bien ici d'une réplique qui s'inscrit dans un dialogue entre un locuteur (Coralie) et un interlocuteur (Camusot). S'il n'y a pas de marque de P1 ou de P2, on peut bien distinguer une série de déictiques qui se rapportent indirectement à la P2. On peut en effet interpréter l'emploi par deux fois du pronom *on* comme une énullage de la P2. Coralie joue sur l'indirect, par divers jeux de distance et d'élargissement : énullage (« on ») puis utilisation du pluriel (« ces chevaliers ») à la fois pour s'adresser et référer à Camusot, utilisation d'une tournure indéfinie pour référer à elle-même (« une femme »). Les mentions indirectes de la P1 et de la P2 construisent l'opposition entre le PDV 1 (attribué à Camusot) et le PDV 2 (attribué à Coralie), à propos d'un référent qui est aussi l'instance du PDV 1 (Camusot). Cet usage de l'indirect peut servir à la fois à diminuer l'aigreur de sa réponse (puisqu'elle ne met pas explicitement en cause Camusot) et à marquer un mépris vis-à-vis du PDV de son interlocuteur. Par l'oxymore, Coralie ne réunit donc pas le PDV 1 et le PDV 2 (dans ce cas là, « chevalier de l'aune » serait un compliment), mais exprime ironiquement le PDV supposé de Camusot tout en s'en distançant (on note la tournure restrictive « Il **n'y a que** ces chevaliers de l'Aune pour... », nous soulignons). On pourrait paraphraser le trait ainsi : *vous vous croyez chevalier servant, mais vous n'êtes bien qu'un marchand, puisque vous n'êtes pas capable de penser tout seul à m'offrir une voiture*. Il s'agit donc d'un oxymore polémique, où l'inclusion du PDV supposé de l'interlocuteur est une tactique pour mieux le dévaloriser. Coralie ne prend en charge que le PDV 2 (PDV dominant) qui entre en conflit avec le PDV 1 (PDV dominé). Le fait que la source du PDV 2 soit présente ajoute à la violence de cet oxymore.

Remarquons également que Coralie lance ce trait contre Camusot (son amant officiel) en présence de Lucien (son amant de cœur). En prononçant ces paroles qui « bris[ent] le cœur de Camusot » (IP : 392), Coralie serre la main de Lucien. Cette gestuelle illustre la portée pragmatique de l'oxymore : Coralie, en écartant Camusot, se rapproche de Lucien. Le recours à l'énullage (la P3 pour parler de Camusot) peut d'ailleurs être comprise comme une prise à partie indirecte de Lucien (qu'on peut paraphraser ainsi : *voyez comme il se prend pour un chevalier alors qu'il n'est qu'un marchand*). Réduire Camusot à son rôle de marchand est aussi un moyen pour Coralie de le réduire à sa fonction de souteneur financier, pour laisser le beau rôle à Lucien.

Nous voyons donc que l'oxymore balzacien peut sembler n'être l'expression que d'un seul centre modal qui assume une contradiction prédicative. C'est le cas du « douloureux plaisir » : la contradiction linguistique renvoie à une contradiction sociale. Le conflit linguistique exprime une contradiction de la vie sociale. Mais l'oxymore peut entrer en résonance avec une ironie polyphonique ou être lui-même polyphonique. Il réunit deux centres modaux aux appréciations divergentes, que ces centres semblent renvoyer au seul

sujet parlant (distance entre le locuteur et l'énonciateur, ironie) ou à un interlocuteur (distance entre le locuteur et l'interlocuteur). Cette prédominance polyphonique ne peut se comprendre qu'en fonction de l'optique pragmatique de l'échange. Il s'agit moins pour le locuteur d'affirmer sa compétence, en montrant qu'il est capable d'assumer deux points de vue contradictoires (cas de l'oxymore non polémique, PDV coexistant) que de viser une cible, directe ou indirecte (oxymore polémique, PDV agonistiques).

## 2. LE ZEUGME

Le terme *zeugme* (ou *zeugma*) est apparu au XVIII<sup>e</sup> siècle (Ballabriga, 2008 : 1). La définition et la distinction de ce terme sont aujourd'hui sujettes à polémique. Ainsi, l'exemple canonique du zeugme, emprunté à Hugo (« vêtu de probité candide et de lin blanc »), n'est pas un zeugme tel que le définit la tradition classique. Fontanier parle du zeugme comme figure de construction reposant sur l'ellipse d'une unité dans un énoncé en deux parties.

Le zeugme consiste à supprimer dans une partie du discours, proposition ou complément de proposition, des mots exprimés dans une autre partie, et à rendre par conséquent la première de ces parties dépendante de la seconde, tant pour la plénitude du sens que pour la plénitude même (Fontanier, [1827] 1968 : 313).

Fontanier donne comme exemple cette citation de Voltaire : « Que Crésus est heureux ! Il a tout, et moi rien » (*Ibid.* : 314). La bonne compréhension de l'énoncé exige la reconstitution, dans la deuxième partie d'un verbe *avoir* passé sous ellipse<sup>7</sup> « [je n'ai] rien ». Bon nombre de théoriciens se situent dans la lignée de Fontanier, comme Dupriez qui définit le zeugme comme une « figure de syntaxe qui consiste à réunir plusieurs membres de phrase au moyen d'un élément qu'ils ont en commun et qu'on ne répétera pas » (Dupriez, 1984 : 473), ou encore Damourette et Pichon (1911-1940, tome 4 : 276). Morier différencie ainsi zeugme et attelage. L'attelage serait une figure de mot et de construction, qui consiste à mettre en place une complémentation ou coordination incongrue. Cette figure pourrait prendre plusieurs formes, soit « compléter l'un des termes d'une locution par un second terme qui en rompt le caractère stéréotypé et renouvelle l'expression » (« tambour et gifles battantes »), soit « coordonner deux termes dont l'un est abstrait et l'autre concret » (« Vêtu de probité candide et de lin blanc ») (Morier, 1998 : 137). Cette distinction ne fait pas cependant pas l'unanimité, Aquien ne parlant pas d'attelage, mais différenciant zeugme sémantique et zeugme syntaxique (Aquien, 1999 : 464).

Nous reprendrons cette terminologie, et nous concentrerons sur une des formes du zeugme sémantique, la coordination de termes présentant des caractéristiques sémantiques opposées sur l'axe abstrait / concret. Nous insisterons cependant avec Ballabriga (2008) sur le fait qu'il ne s'agit pas d'une figure uniquement sémantique mais bien sémantique et syntaxique. En effet, nous étudierons l'effet de sens produit non seulement par la coordination entre les deux unités lexicales mais par le rapport entre ces unités et le terme régissant. Bien que figure locale, le fonctionnement du zeugme doit être compris par rapport au cotexte. La structure syntaxique du zeugme est donc la suivante : Terme régissant + (Terme régi 1 ; coordination ; Terme régi 2). Les places, nature et fonction des termes peuvent varier.

---

<sup>7</sup> Précisons que cette interprétation de cette rupture syntaxique comme elliptique a été contestée depuis. Voir Clément (2010) et Abeillé et Mouret (2010)

Il s'agit bien d'une figure paradoxale du rapprochement et de l'éloignement simultanés. Morier parle de « la résolution d'une antithèse ontologique » (Morier, 1998 : 137), Bordas<sup>8</sup>, plus précisément, d'une opération où la conjonction crée « une union avec des éléments qu'[elle] a pour charge de conjoindre pour mieux les disjoindre (...) », d'« une zone de réconciliation qui permet de croire, le temps d'un syntagme, à l'illusion de la réunion des oppositions » (Bordas, 2003 : 11). Clément considère que l'effet du zeugme sémantique provient « de l'actualisation simultanée de deux sens que tout oppose » (Clément, 2010 : 245). Cependant, peut-on vraiment parler de résolution des oppositions ? Nous pensons que, comme nous l'avons vu précédemment, l'actualisation de sens opposés n'aboutit pas forcément, en contexte discursif, à une conciliation. Ces sens peuvent rester incompatibles. Leur union crée surtout un effet comique grotesque. On peut alors, dans la lignée des études proposées notamment par Gaudin-Bordas et Salvan (2010, 2015) analyser le zeugme, selon des critères énonciatifs, comme procédé polyphonique. L'effet du zeugme peut aussi bien provenir de son incongruité sémantique que d'une polyphonie agonistique, voire ironique, qui suppose une opposition de PDV.

## 2.1 Terme régissant (Régi 1 concret + Régi 2 abstrait)

« **Guéri de mon rhume et de l'amour pur, divin, absolu**, je me laissai aller à une aventure dont l'héroïne était charmante, et d'un genre de bonté tout opposé à celui de mon ange trompeur » (AEF : 683). [Nous soulignons]

Cette réplique vient du récit de de Marsay, qui raconte ses amours de jeunesse, dans *Autre étude de femme*. On trouve, dans le premier segment de cet énoncé, un zeugme qui peut s'analyser selon une structure terme régissant (participe passé « guéri ») + terme régi 1, sème concret (GP « de mon rhume ») + terme régi 2, sème abstrait (GP étendu « de l'amour pur, divin, absolu »).

La grammaire traditionnelle nous enseigne que la coordination doit réunir des termes de même fonction, qui sont souvent mais pas nécessairement de même nature. C'est bien le cas dans notre exemple puisque les deux syntagmes ont la même nature (GP) et la même fonction (complément du participe passé). Mais la coordination implique un rapport logique sémantique qui peut être l'équivalence, la simultanéité ou la conséquence. Or dans notre exemple, il y a incompatibilité entre le sémantisme de la coordination et l'hétérogénéité sémantique des termes coordonnés.

De plus, lorsque les termes coordonnés sont compléments d'un même prédicat, on suppose que les contraintes imposées par le prédicat sont distribuées de manière équivalente. Ces contraintes sont d'ordre syntaxique (le nombre d'actants par exemple) mais aussi sémantique. Or on doit noter ici que les termes régis n'ont pas le même rapport avec le terme régissant. Si les deux énoncés sémantiquement sont acceptables indépendamment l'un de l'autre, « guéri de l'amour » fonctionne comme une collocation, quasiment comme une expression figée, dans laquelle le participe est à comprendre au sens figuré, alors que *guéri d'un rhume* est un segment compositionnel. Si on n'interprète pas la structure comme elliptique, « guérir » est employé à la fois au sens propre et au sens figuré : c'est une syllepse. Il y a donc distorsion sémantique puisqu'on ne peut comprendre le régi 2 qu'en modifiant la compréhension du terme régissant. L'hétérogénéité sémantique des termes régis entraîne donc une hybridité sémantique du prédicat / terme régissant.

---

<sup>8</sup> Bordas et Morier différencient zeugme et attelage. On peut cependant considérer que leur définition de l'attelage correspond au zeugme sémantique.



L'opposition sémantique entre les deux termes coordonnés est forte : l'opposition concret / abstrait recoupe une opposition connotative axiologique trivial / élevé. On remarque que cette connotation du terme régi 2 est accentuée par le cotexte, c'est-à-dire l'expansion adjectivale du GN. À la connotation lexicale, marquée par la gradation des adjectifs (« pur, divin, absolu »), s'ajoute la connotation prosodique<sup>9</sup> : rythme ternaire, mouvement de gradation 1/2/3. Mais la place des termes régis influe sur la perception du terme régi 2. Il y a opposition des termes régis mais malgré tout, par leur coordination et la présence d'un prédicat commun, il y a aussi influence sémantique du régi 1 sur le régi 2. Placée après un régi 1 concret et trivial, l'expansion connotative abstraite élevée du régi 2 ne peut être lue qu'ironiquement : le locuteur feint d'exalter l'amour alors qu'il a déjà montré, par le rapprochement indirect avec le rhume, qu'il n'adhère pas à ses propres propos. Comme le dit Paillet-Guth « le zeugme dévalorise le cliché de l'amour pur en établissant une équivalence implicite avec une maladie banale et anodine » (Paillet-Guth, 2003 : 137) : on peut donc guérir de l'amour comme on guérit d'un rhume. L'actualisation des traits sémantiques des termes régis n'est pas indépendante : le sens de l'énoncé vient de l'interpénétration et de la hiérarchisation de ces traits sémantiques, ici du décalage entre la place dominante du régi 1 et l'expansion du régi 2. Cette opposition des régis peut s'interpréter comme une opposition de PDV, celui qui exalte l'amour (le jeune de Marsay, le je narré), celui qui le considère comme une simple maladie (le de Marsay revenu de ses illusions, le je narrant). Or nous avons vu que la portée sémantique du régi 1 l'emportait sur celle du régi 2 : il y a une nouvelle fois hiérarchisation des PDV.

De plus, on doit noter l'influence du cotexte élargi. On peut noter qu'il y a, dans la deuxième partie du segment, un oxymore (« mon ange trompeur »). On retrouve ici l'opposition sémantique élevé / trivial. Cet oxymore peut être compris comme polyphonique. Les deux points de vue sont ceux du sujet parlant, de Marsay, mais le PDV 1 « mon ange » est une nouvelle fois celui du de Marsay jeune et le PDV 2 « trompeur » du de Marsay aguerri. Or le cotexte nous montre que le PDV 2 l'emporte sur le PDV1 : *cette femme avait l'apparence d'un ange, mais ce n'était qu'une tromperie*. La mention de l'ange résonne comme une connotation autonymique ironique, puisque le qualificatif met à distance la connotation axiologique de la dénomination. On voit, comme le dit Paillet-Guth que « contextualisation paradoxale et mention ironique implicite se rejoignent (...) » (Paillet-Guth, 2003 : 137). L'opposition des PDV rejoint la polyphonie ironique, le locuteur feint d'adhérer un PDV 1 (*cette femme est un ange*) tout en montrant qu'il n'y adhère pas (*elle n'a que l'apparence d'un ange*).

De Marsay vise la femme qui l'a trompé dans sa jeunesse, cet « ange trompeur » mais se prend lui-même pour cible, ou plutôt se moque de sa naïveté de jeunesse. Les rapprochements contraires effectués par le zeugme et l'oxymore montrent non seulement le décalage entre l'être et le paraître, mais entre l'état d'esprit d'un dandy cynique et ses illusions de jeunesse. Cette auto-ironie permet paradoxalement au locuteur de se mettre en valeur, puisqu'elle ne vise pas le je narrant (présent), mais un je narré (passé). En réénonçant un cliché amoureux tout en s'en distinguant (par l'ironie) et en le dévalorisant (par le zeugme), de Marsay se met en scène comme un homme sans illusions, qui sait aussi bien maîtriser les normes sociales langagières (il tient son rôle de conteur) que les tourner en dérision.

## 2.2 (Régi 1 abstrait + Régi 2 concret) Terme régissant

<sup>9</sup> Sur la prosodie comme signifiant de connotation pouvant se superposer au signifiant lexical voir Kerbrat-Orecchioni (1977 : 58-67).

« Vous avez des millions et des truffes à digérer (...) ! » (*SetM* : 645).

On remarque deux particularités dans cette pique lancée par Esther à Nucingen. Tout d'abord, les deux régis n'ont pas le même rapport au terme régissant (« digérer »). *Digérer* a un trait sémantique concret, il est donc pertinent combiné avec *truffes* (*Vous avez des truffes à digérer*), mais n'est pertinent avec *millions* que s'il est compris de manière métaphorique (*Vous avez des millions à digérer*). Il y a donc syllepse sur le verbe *digérer*.

Quel est l'intérêt sémantique et pragmatique du zeugme ? Si le régi 1 suppose une acception métaphorique du verbe régissant, cette métaphore n'est cependant pas particulièrement originale ou même irrévérencieuse, puisque Nucingen est plusieurs fois comparé, dans *La Comédie humaine*, à un monstre mangeur et faiseur d'or. Or la métaphore alimentaire, qui rapproche l'argent de la nourriture, et l'activité financière de l'ingestion ou de la digestion a une valeur axiologique assez ambiguë dans *La Comédie humaine*<sup>10</sup>. Or on peut penser que dans la coordination des deux GN « des millions et des truffes », la présence du deuxième régi contribue à dévaloriser la métaphore. L'ajout d'un régi concret accentue le parallèle entre l'activité financière de Nucingen et une fonction physiologique, l'ingestion (« les truffes ») et la digestion (« digérer »), voire scatologique. Rappelons que cette assimilation de l'argent et des excréments n'est pas nouvelle.

La métaphorisation du commerce et du capitalisme au moyen de la physiologie excrémentielle est elle aussi banale et ancienne (...) Si le commerce est l'estomac, l'argent apparaît sans peine comme la déjection (honteuse) de ce vaste intestin que constitue la logique marchande (Vaillant, 2012 : 212).

On peut penser qu'il y a ici opposition de PDV : si la métaphore alimentaire, fondée sur un terme abstrait (« les millions ») peut faire de Nucingen un impressionnant monstre financier (PDV 1), l'insistance sur l'aspect physiologique de cette opération, par le rapprochement de sèmes abstraits et concrets, en fait surtout un monstre ventripotent (PDV 2). C'est le zeugme et le choix d'un régissant métaphorique qui créent cette image burlesque et irrévérencieuse. Comme le remarque Bordas, le trait relève de l'esthétique carnavalesque : il s'agit de retourner ce qui fait la puissance de Nucingen en passant du « trivial au bouffon » (Bordas, 1997 : 52). Notons également qu'il s'agit d'une tirade où Esther brode sur sa relation avec Nucingen (prostituée / banquier ; sexe / argent). Or nous savons que la métaphore physiologique est souvent employée pour désigner l'activité financière de la prostitution (Vaillant, 2012 : 212). On peut penser qu'ici Esther réemploie la métaphore physiologique, mais de manière encore plus triviale (la digestion mène à la déjection), contre Nucingen, pour renverser le rapport hiérarchique de leur transaction et ainsi mieux le ridiculiser. Il y a une nouvelle fois rapprochement polémique et hiérarchisé de PDV. Cela ne veut pas pour autant dire que le PDV 1 n'existe plus, mais il est dévalorisé au profit du PDV 2. On reconnaît ici la singularité de la parlure de la courtisane lorsqu'elle s'adresse à son souteneur, puisqu'elle ne cesse de s'en moquer (PDV 2) tout en veillant à le ménager, ou du moins en reconnaissant sa puissance financière (PDV 1).

Nous n'avons analysé que quelques exemples du corpus de *La Comédie humaine*, mais ces exemples nous semblent caractéristiques de ce langage mondain et caustique mis en scène par le roman balzacien, langage de représentation sociale, qui vise à faire effet. Dans ces manœuvres langagières, l'oxymore et le zeugme, loin de se réduire à de simples opérations sémantiques, peuvent être abordés comme des entités « multidimensionnelles » (Bonhomme, 2014 : 51). Si ces figures doivent tout d'abord être décrites au niveau lexical,

---

<sup>10</sup> Voir Frappier-Mazur, p. 265-277

syntactique et sémantique de l'énoncé, il semble qu'on ne puisse comprendre leur sens et leur rôle dans le discours des personnages balzaciens qu'en mobilisant les outils d'une « linguistique “performancielle” » (Landheer, 1994 : 6), qui implique de prendre en compte leur portée transphrastique, interactionnelle et pragmatique. Dans l'univers discursif et social représenté dans *La Comédie humaine*, l'opposition sémantique de ces figures doit souvent être comprise comme un marqueur d'une argumentation polyphonique, souvent ironique, dirigée contre une cible. L'exclusion de la cible (souvent associée à un des PDV) permet de mettre en valeur le locuteur (et le PDV qui lui est associé). L'opposition polémique de PDV, qu'elle soit ou non croisée avec l'ironie, devient une « arme argumentative », qui contribue à construire une « posture de surénonciation » (Rabatel, 2008 : 16).

Dans les répliques que nous avons distinguées, on peut remarquer que les emplois de l'oxymore et du zeugme ne s'accompagnent pas de modalisations destinées à assurer une bonne compréhension par le récepteur. Ces commentaires peuvent apparaître dans la narration (en amont comme en aval) mais l'énoncé lui-même se doit de rester bref et incisif. On peut penser que ce dépouillement favorise le calcul performatif du locuteur (attaquer une cible tout en se distinguant). L'énoncé doit faire mouche, créer un « choc sémantique » (Monte, 2008 : 49) qui met aussi bien en valeur sa dimension agonistique que sa réussite esthétique. Le recours aux figures est alors une manifestation des jeux conventionnels de *figuration*<sup>11</sup> sociale.

Laélia Véron

## Bibliographie

### Corpus

BALZAC, Honoré de. *La Comédie humaine*, édité par Pierre-Georges Castex, 12 volumes, Paris, Gallimard, collection « Bibliothèque de la Pléiade », 1976-1981

### Sources critiques

ABEILLE, A. et MOURET, F. (2010), « Quelques contraintes sur les coordinations elliptiques en français ». *Revue de sémantique et de pragmatique*, n°24, p. 177- 206.

AQUIEN, M. et MOLINIE, G. (1999), *Dictionnaire de rhétorique et de poétique*. Paris : Librairie générale française.

BALLABRIGA, M. (2008), « Sémantique, rhétorique et complexité — Attelage (zeugme), hypallages sémique et lexicale, chiasmes ». *Texto [En ligne]*. [http://www.revue-texto.net/docannexe/file/1679/ballabriga\\_semantique.pdf](http://www.revue-texto.net/docannexe/file/1679/ballabriga_semantique.pdf). [Consulté le 05 août 2017].

BERRENDONNER, A. (1981), *Éléments de pragmatique linguistique*, Éditions de Minuit, Paris.

BONHOMME, M. (1989), « Le calcul sémantico-pragmatique en rhétorique : le cas de l'oxymore ». *Modèles du discours : recherches actuelles en Suisse romande : actes des Rencontres de linguistique française, Crêt-Bérard, 1988*, édité par Christian Rubattel, Berne : Peter Lang, p. 279- 302.

---

<sup>11</sup> Le terme *figuration* doit être ici compris comme traduction de *facework*. Cette notion élaborée par Goffman à partir de la notion de *face*. Voir Goffman (1973) (1974).

- (2010), « La rhétorique des figures : entre formalisme et énonciation ». *Protée*, n°38 (1), p. 65- 74.
- (2014), *Pragmatique des figures du discours*. Paris : H. Champion.
- BORDAS, É. (1997), *Balzac, discours et détours : pour une stylistique de l'énonciation romanesque*. Toulouse : Presses universitaires du Mirail.
- (2003), « Note sur les zeugmes et attelages dans *Histoire de Gil Blas* de Santillane de Lesage ». *L'Information grammaticale*, n°97, p. 9- 11.
- CLEMENT, L. (2010), « Zeugme sémantique ». *Revue de sémantique et de pragmatique*, n°24 : 231- 47.
- DAMOURETTE, J. et PICHON, E. [1911] (1940), *Des Mots à la pensée : Essai de grammaire de la langue française : 1911-1940*. 7 volumes. Paris: D'Artrey.
- DIAZ, J.-L. (1979), « L'économie, la dépense, et l'oxymore ». Balzac et « La Peau de Chagrin », études réunies par Claude Duchet, 1979, p. 161-177.
- (1981), « Destin du deux : oxymore, ironie et répétition dans *Les Parents Pauvres* ». Balzac et « *Les Parents Pauvres* », édité par Françoise van Rossum-Guyon et Michiel van Brederode. Paris : SEDES, p. 199-208.
- DUPRIEZ, B. (1984), *Gradus : les procédés littéraires, dictionnaire*. Paris : 10-18.
- FONTANIER, P. [1827] (1968), *Les Figures du discours*. Paris : Flammarion.
- Frappier-Mazur, Lucienne, La métaphore
- GARDES-TAMINE, J. (2015), « Le rôle du conflit dans les figures de rhétorique ». « *Ce mot qui m'avait surpris...* » : conflits et décalages de langage : actes de la journée d'étude organisée en Sorbonne le 6 octobre 2012, édité par Aude Lafférière et Marc Durain, Paris : H. Champion, p. 13-26.
- GAUDIN-BORDES, L. et SALVAN, G. (2010), « De la non-pertinence à l'hyperpertinence : intrig(u)antes figures dans *Voyage au bout de la nuit* ». *Au corps du texte. Mélanges offerts au professeur Georges Molinié*, Paris, Honoré Champion, p. 277-293.
- (2015), sous la direction de, « Étudier les figures en contexte : quels enjeux ? », *Pratiques*, n°165-166.
- GOFFMAN, E. (1973), *La Mise en scène de la vie quotidienne*. Vol. I et II. 2 volumes. Paris : Minuit.
- (1974), *Les Rites d'interaction*. Paris : Minuit.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1977), *La connotation*, Coll. Linguistique et sémiologie. Lyon, Presses Universitaires de Lyon.
- (1986), *L'Implicite*, Paris, Armand Colin.
- LANDHEER, R. (1994), « Présentation ». *Langue française*, n°101 (« Les figures de rhétoriques et leur actualité en linguistique »), sous la direction de Ronald Landheer, p. 3- 12.
- (1996), « Le paradoxe : un mécanisme de bascule ». *Le paradoxe en linguistique et en littérature*, édité par Ronald Landheer et Paul J. Smith. Genève : Librairie Droz, p. 96-116
- LANDHEER, R. et SMITH, P. (1996), « Présentation ». *Le paradoxe en linguistique et en littérature*, Genève : Librairie Droz, p. 7-15.
- LE BELLEC, C. et SAEZ, F. (2009), *Maîtriser la grammaire et l'orthographe*. Issy-les-Moulineaux : Elsevier Masson.
- MOLINIE. Voir AQUIEN.
- MONTE, M. (2008), « Le jeu de points de vue dans l'oxymore: polémique ou reformulation ? » *Langue française*, n°160, p. 37- 54.
- MORIER, H. (1998), *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*. Paris : P.U.F.

- PAILLET-GUTH, A.-M. (1996), « Le discours amoureux dans le roman français moderne et contemporain : lyrisme et dérision ». *L'Information grammaticale*, n°69, p. 50-52.
- (2003), « Ironie et évaluation ». *Ironies Balzaciennes*, édité par Éric Bordas, Saint-Cyr-sur-Loire : C. Pirot, p. 31-40
- RABATEL, A. (1998), *La construction textuelle du point de vue*. Lausanne : Delachaux et Niestlé.
- (2008), « Figures et points de vue en confrontation », *Langue française*, n°160, p. 3-17.
- SALVAN voir Gaudin-Bordes
- VAILLANT, A. (2012), « L'alchimie romantique du rire anticapitaliste ». *L'argent et le rire : de Balzac à Mirbeau*, édité par Florence Fix et Marie-Ange Fougère, Rennes : Presses universitaires de Rennes, p. 209-220.